

Triompher du silence : la conquête féministe de la littérature ernausienne

María José Sueza Espejo
Universidad de Jaén ✉

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.94864>

Recibido: 03 de marzo de 2024 • Aceptado: 08 de noviembre de 2024

Résumé: Le jury qui a décerné le Nobel à Annie Ernaux en 2022 a souligné « le courage et l'acuité clinique avec lesquels elle dévoile les racines, les éloignements et les freins collectifs de la mémoire personnelle ». Ces éloignements et freins collectifs font référence à la situation des femmes à travers l'histoire, notamment à l'imposition du silence et la circonscription à l'espace domestique et privé. Dans cet article, nous analysons certains ouvrages de la littérature ernausienne (*Ce qu'ils disent ou rien*, *La femme gélée*, *Passion simple*, *Se perdre*, *L'Occupation* et spécialement *L'Événement*), afin de montrer comment l'écrivaine a brisé ces freins collectifs, et comment elle a fait entendre sa voix contre le silence, contribuant ainsi à la conquête de la liberté pour elle-même et pour les femmes en général.

Mots clés: Annie Ernaux ; silence ; écriture ; liberté ; littérature ; engagement ; féminisme.

[ES] Vencer al silencio: la conquista feminista de la literatura ernauxiana

Resumen: El jurado que concedió el Nobel a Annie Ernaux en 2022 destacó "la valentía y la agudeza clínica con la que desvela las raíces, los alejamientos y los obstáculos colectivos de la memoria personal". Estas distancias y obstáculos colectivos remiten a la situación de las mujeres a lo largo de la historia, en particular a la imposición del silencio y el confinamiento del espacio doméstico y privado. En este trabajo analizamos algunas obras de la literatura ernauxiana (*Ce qu'ils disent ou rien*, *La femme gélée*, *Passion simple*, *Se perdre*, *L'Occupation* y especialmente *L'Événement*), con el objetivo de describir la rebelión de la escritora con respecto a estos obstáculos, cómo ha alzado su voz contra el silencio, a la conquista de su libertad y la del conjunto de las mujeres.

Palabras clave: Annie Ernaux; silencio; escritura; libertad; literatura; compromiso; feminismo.

[ENG] Triumph over Silence: the Feminist Conquest of Ernauxian Literature

Abstract: The Nobel Prize jury that awarded Annie Ernaux in 2022 praised "the courage and clinical sharpness with which she reveals the roots, distances, and collective obstacles of personal memory." These distances and collective barriers are evident in an issue that has historically been more than a hindrance for women: the silence imposed on them as an additional layer of the restrictions they were forced to accept. Women were confined to the private and family sphere, governed by men, and prohibited from speaking or expressing themselves. This analysis will examine several of Ernaux's works (*Ce qu'ils disent ou rien*, *La femme gelée*, *Passion simple*, *Se perdre*, *L'Occupation*, and especially *L'Événement*) to uncover the writer's rebellion against these taboos surrounding feminine topics. Through her writing, Ernaux has broken this imposed silence, asserting her voice in a way that has contributed to the liberation of herself and of women more broadly.

Keywords: Annie Ernaux; silence; writing; freedom; literature; commitment; feminism.

Sommaire: 1. Introduction. 2. La littérature ernausienne: champ de bataille contre le silence et pour le droit des femmes à s'exprimer. 3. *L'Événement*: briser le silence autour du droit à décider sur son corps et en parler. 4. Conclusion.

Cómo citar: Sueza Espejo, María José (2024). « Triompher du silence : la conquête féministe de la littérature ernausienne ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 39 (2): 203-211. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.94864>

« Toute intention dictatoriale commence par tuer la parole. »

David Le Breton, *Du silence*

1. Introduction

« La parole est le seul antidote aux formes multiples du totalitarisme qui cherchent à réduire la société au silence pour imposer leur chape de plomb sur la circulation collective du sens en neutralisant toute pensée ». Cette affirmation de Le Breton (1999) pourrait synthétiser l'histoire du silence imposé aux femmes pendant des siècles par une société patriarcale : l'interdiction de parler, qui survolait (et survole encore, à certains égards), chaque seconde de l'existence féminine, résumé dans la phrase populaire « sois belle et tais-toi ». Cinq mots pour réduire la femme à l'objet, pour la dénigrer et anéantir une fonction proprement humaine : l'usage de la parole, ce qui révolte Ernaux, car : « se taire, c'est taire sa réalité de femme et se ranger sous la domination masculine du monde » (Payot, 2000) », cité par Leguen, (2017 : 116).

La question du silence, que les femmes doivent impérativement assumer, est un sujet qui fait débat tout particulièrement lorsque ce silence n'est pas respecté par certaines intellectuelles ou écrivaines. La transgression du silence féminin par le biais de l'écriture a fait l'objet de plusieurs travaux (Cosnier 2001 ; Boidard Boisson 2007).

Le silence est une règle supplémentaire imposée aux femmes, qui renforce les nombreux préceptes qui dominent leurs vies. L'univers féminin s'est longtemps divisé entre l'espace physique, restreint aux murs de la maison où elle habitait, celle des parents d'abord, celle de l'époux ensuite, et l'espace abstrait domestique, régi par une morale rigide, construite sur la base de son infériorité et donc, de sa dépendance inévitable de l'homme, que ce soit le père, le mari, le frère ou le confesseur. On constate ainsi « une misogynie endémique où le féminin reste disqualifié » Lasserre cité par Leguen (2017 : 102).

Ernaux va se battre contre cette misogynie ancestrale, s'érigeant en exemple d'indépendance et de capacité, pour renverser les valeurs instaurées dans une société façonnée par une morale bipartite : l'une pour l'homme, autorisé à exercer sa liberté, à chercher sa place dans le monde pour s'y épanouir et s'exprimer sans crainte, l'autre pour la femme, où tout était programmé et où les opportunités n'existaient pas. Ces deux parties correspondaient à l'espace public d'un côté et à l'espace privé du foyer de l'autre. La femme, circonscrite à cet endroit privé, caractérisé par la maison, était encore plus emprisonnée par les murs invisibles de la loi du silence, qui l'enfermaient doublement. Voilà le modèle de la femme parfaite selon le patriarcat traditionnel : *l'ange du foyer* toujours consacré au ménage et au service de sa famille, habitué à ne pas désirer, à se passer de jouissances, la belle femme muette et souriante, alors que son âme étouffait.

En outre, il fallait renforcer la soumission féminine par un châtement exemplaire, si elle osait contrevenir aux impositions liées au lieu et à l'esprit. Dans ce cas, elle deviendrait la responsable d'une réprobation qui la dépasserait, atteignant son orbite familiale, attirant la malédiction du rejet social, ruinant sa vie et sa réputation et celles de ses proches. La honte¹ apparaît dans sa conférence de réception du Nobel par rapport à son besoin d'écrire qui représente : « la seule façon de répondre à la mémoire des mépris, de la honte et de la honte de la honte » (Ernaux, 2022b). Elle réfléchit à propos du pouvoir de l'écriture sur des questions longtemps restées occultées : « Peut-être que le récit, tout récit, rend normal n'importe quel acte, y compris le plus dramatique » (Ernaux 1997 :16-17). Cette honte deviendrait un atout pour son écriture: « La vergüenza como sentimiento alienante tiene una contrapartida : es la mayor fuente de inspiración para la escritora » (Romeral Rosel, 2018 : 121).

En définitive, l'écriture ernausienne fait face à une situation commune aux femmes qui l'ont précédée, aliénées par une société qui amputait leur capacité d'action et de pensée, qui leur défendait de s'exprimer. Ernaux s'est chargée de leur rendre une possibilité d'action, la pensée, la décision et la parole. Sa conférence du Nobel aborde précisément la fonction libératrice de son écriture : « [...] je ne concevais l'écriture que comme la possibilité de transfigurer le réel » (Ernaux, 2022b). La littérature est l'outil choisi pour redonner la voix aux femmes silencées. Le groupe social auquel Ernaux s'adresse est celui des femmes : « Venger ma race et venger mon sexe ne feraient qu'un désormais »². Elle se considère une et multiple, elle est une femme et toutes les femmes. Ainsi, elle transfère cette réflexion à son acte littéraire, afin que l'individualité se transforme en une expérience collective : « Que ce Je soit en somme transpersonnel, que le singulier atteigne l'universel » (Ernaux, 2022b).

La littérature ernausienne a travaillé sans relâche pour la réappropriation du droit des femmes à s'exprimer sans entraves. Dans cet article, nous nous proposons d'analyser comment ses textes, grâce au courage de ses aveux intimes, constituent de puissantes invectives contre la condamnation au silence des femmes, revendiquant de la sorte leur libération par l'accès à la parole.

Dans ce but, nous analyserons une sélection d'ouvrages qui nous renvoient à des époques ou des périodes concrètes de son existence : *Ce qu'ils disent ou rien* (1997), axé sur sa jeunesse et la quête de soi, *Passion simple* (1991), *Se Perdre* (2001), et *Le jeune homme* (2022a), tous centrés sur ses expériences amoureuses et

¹ Quant à la honte, Ernaux consacre un récit homonyme autour du jour où son père a essayé de tuer sa mère, dans le dessein de se soulager du terrible souvenir.

² *Idem*.

sexuelles, passionnelles et passionnées. Nous travaillerons également sur *L'Occupation* (2002), recreation de son obsession et sa jalousie envers la femme qui l'avait remplacée aux côtés d'un ancien amant, *La femme gélée* (1981), réflexions sur la découverte de la différence entre l'homme et la femme après le mariage, et aussi sur *L'Événement* (2000), consacré à la recreation du processus angoissant de son avortement.

Nous nous efforcerons de détecter les priorités de sa révolte, nées de sa prise de conscience des pressions sociales structurantes et destructrices, selon Bajomée et Dor (2011). Nous pensons ainsi que l'ensemble de son œuvre constitue un triomphe sur le silence qu'imposent les circonstances sociales, familiales ou autres ; il s'agit d'une œuvre engagée contre le silence³. Par ailleurs, nous voudrions souligner la démarche de revendication que représente la littérature d'Annie Ernaux qui, comme d'autres écrivaines contemporaines, a rêvé de la conquête de la liberté des femmes : « Le 'féminin' en écriture va dès lors être un moyen pour une partie des auteurs féminins majoritairement universitaires de se placer sur l'échiquier de l'avant-garde littéraire en mobilisant un discours dénonciateur et en justifiant esthétiquement leur choix du thème de l'identité féminine » (Naudier, 2004 : 64).

2. La littérature ernausienne : contre le silence et pour le droit des femmes à s'exprimer

La littérature d'Annie Ernaux, née Annie Duchesne (Lillebonne, France, 1940), a acquis une dimension internationale en octobre 2022, lorsqu'elle a reçu le Prix Nobel de littérature. Le jury a souligné « le courage et l'acuité clinique avec lesquels elle dévoile les racines, les éloignements et les freins collectifs de la mémoire personnelle »⁴. Cette distinction a contribué à mettre en valeur une littérature originale, en vertu de son caractère personnel et autobiographique, mais qui représente aussi sa génération. Son originalité tient également à l'audace de l'auteure qui décide de ne pas épargner les tabous à l'égard des femmes. L'auteure raconte, décrit et avoue ses passions, ses inquiétudes, ses désirs, ses obsessions et ses souffrances, vécus lors de ses expériences et ses liaisons. Ce faisant, elle contribue à briser la loi du silence autour de l'expression des sentiments, comme voie de libération, ouvrant alors la possibilité de vaincre la peur du jugement social, du *qu'en dira-t-on*, et conquérir de la sorte un espace de liberté, celui de la parole. Elle le fait sans souci de modération, appelle les choses par leur nom, sans euphémismes. Cela reste particulièrement évident dans *Passion simple*, *Se perdre*, *L'Occupation* ou *Le jeune homme*, entre autres. L'autrice y apparaît passionnée et franche, sans dissimulations, fière de l'amour, du plaisir, de sa jouissance sensuelle et sexuelle ; ou bien désespérée, vaincue par l'abandon, la jalousie ou l'absence, dominée par ces sentiments négatifs, dont l'aveu n'est ni caché ni ignoré.

Leguen étudie la question de la sexualité dans la littérature de quelques auteures, sujet tabou chez la femme traditionnelle, mais reconquis et réhabilité pour et par la femme moderne, symbole de la liberté récupérée :

La sexualité est à chaque époque de l'histoire humaine perçue souvent comme une menace contre l'ordre établi de la société qu'il faut contrôler et régler. La sexualité serait donc une arme face à la domination et tout à la fois un emblème de la liberté.

Il n'est pas surprenant donc que la création des femmes aille dans ce sens et propose une perspective différente et souvent subversive. (Leguen, 2017 : 103)

Dans la hardiesse de montrer son âme à nu dans son écriture, se présentant comme un être humain sensible, comme une femme rejetant les contraintes sociales, nous trouvons une nouveauté chez Ernaux, qui déboucle des voies verrouillées chez les femmes.

Dans son deuxième roman, *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), l'écrivaine recrée ses souvenirs d'adolescente, emplit d'une certaine rancœur envers ses parents. Cela les éloigne d'une Annie adolescente, prête à commencer sa vie sans contraintes morales et désireuse de jouir d'expériences nouvelles, telles que la découverte de la sexualité. En définitive, elle s'engage dans la conquête du droit à choisir et à suivre son propre chemin, en s'exprimant librement.

Ernaux transcrit dans *Passion simple* et *Se perdre* l'intensité d'une relation sexuelle qui la domine. Ernaux y évoque la dépendance émotionnelle et l'attraction purement physique vécue lors d'une liaison avec un diplomate russe. Loin de la culpabilité ou la honte dans son écriture, elle expose à la deuxième page de *Passion simple* : « Il m'a semblé que l'écriture devait tendre à cela, [...] une suspension du jugement moral » (1991 : 12). L'écrivaine revient sur cette liberté retrouvée qui la rattache au monde réel, à l'humanité : « J'ai découvert de quoi on peut être capable, autant dire de tout. Désirs sublimes ou mortels, absence de dignité, croyances et conduites que je trouvais insensées chez les autres tant que je n'y avais pas moi-même recours. À son insu, il m'a reliée davantage au monde » (1991 : 76). Elle conclut dans le même sens : « Quand j'étais enfant, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme » (1991 : 77).

L'attachement est souvent agaçant et obsessif en l'absence de la personne aimée, face à l'impatience de la rencontre tellement désirée qui se fait attendre. Elle s'affronte, de la sorte, à briser les règles sociales établies en exprimant publiquement son obsession et sa jouissance sexuelle. Ernaux n'accepte pas cette disparité de critères qui n'est pas équitable. Elle se rebelle par l'action et par l'exemple, comme elle le raconte

³ Fort et Houdart-Merot ont analysé cet aspect dans *Annie Ernaux : un engagement d'écriture* (2015).

⁴ <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/summary/> [Dernier accès le 12 décembre 2024].

dans *Se perdre* qu'elle veut utiliser pour triompher du silence : « Peur et désir de faire passer quelque chose de bien, une certaine idée de l'action de la littérature » (2001 : 355). Les derniers mots réaffirment la décision de l'auteure de tout extérioriser, d'une façon très visuelle, à n'importe quel prix : « Ce besoin que j'ai d'écrire quelque chose de dangereux pour moi, comme une porte de cave qui s'ouvre, où il faut entrer coûte que coûte » (2001 : 377). Cette citation utilise la comparaison pour assimiler l'acte d'écriture à l'entrée dans un endroit profond, inconnu, obscur (voire dangereux) dans ce cas-là.

Ernaux a qualifié son écriture de « plate » à partir de *La Place* (1983), c'est-à-dire un style qui s'éloigne de l'artifice, de la fiction littéraire pour représenter les réalités telles qu'elles sont.

Elle conçoit la littérature comme un champ de bataille pour la reconquête du droit à s'exprimer. Elle a aussi un effet thérapeutique et rassurant, individuel mais aussi collectif. Son envie d'écrire est viscérale, l'auteure ne peut s'en soustraire, car elle connaît l'étendue de ses implications : « Écrire n'est pas une activité hors du monde social et politique » (Ernaux, 2011 : 108). En ce sens, Leguen affirme : « Tout est sociétal selon elle, même l'intime, et ce procédé doit la conduire à l'universel » (2017 : 105). Ernaux est consciente de sa mission : « [...] les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte » (Ernaux, 2000 : 125).

L'Occupation présente une femme obsédée et jalouse qui succombe à utiliser des astuces pour découvrir le nom et l'intimité de celle qui a occupé sa place à côté d'un ancien amant, avec lequel elle avait refusé de s'engager davantage. Une nouvelle victoire de la parole sur ce qui aurait dû rester dans l'univers des questions inavouables pour l'univers féminin.

Dans *Le jeune homme*, le défi assumé par l'écrivaine concerne aussi un autre interdit : la relation amoureuse d'une femme mûre avec un « jeune homme ». Cette histoire montre l'écrivaine dans la cinquantaine, fière de séduire un homme beaucoup plus jeune, de vaincre la jeunesse des filles qui seraient ses rivales dans un combat inégal pour la femme mûre, ce qui lui attire, de la sorte, un double rejet social. Mais elle s'en moque, et même plus, puisqu'elle cherche la provocation pour réaffirmer sa propre conquête face au temps qui passe et à la perte de sa jeunesse. De cette manière, elle se sent victorieuse sur la nature qui la condamne à perdre son attrait physique au jour le jour, sa volonté lui donnant la victoire.

L'Événement aborde l'avortement, un des grands tabous de l'univers féminin. L'auteure y raconte l'expérience dangeureuse et traumatisante de son avortement. Ernaux fait le récit de la souffrance d'une femme qui se voit seule, méprisée et sans recours face à une décision qui est considérée comme un crime jusqu'en 1975.

La valeur de l'œuvre d'Annie Ernaux réside dans le renouveau du genre autobiographique, qui participe à la conquête de la liberté d'expression. Son œuvre, intime et autobiographique, dépasse l'individualité devenant une auto-socio-biographie (Charpentier, 2006 ; Sánchez Hernández, 2017), atteignant ainsi une dimension politique, comme de nombreux spécialistes de son œuvre l'ont souligné tout comme elle-même : « Annie Ernaux tiene el mérito de haber sabido renovar la autobiografía trascendiendo lo íntimo, imprimiendo al género una relevancia sociológica » (Romeral Rosel, 2018 : 109), ou « Les livres d'Annie Ernaux proposent aux lecteurs une exploration risquée et courageuse, inconvenue pour ceux qui n'y trouvent pas une sensibilité féminine, c'est-à-dire pudique, du sujet féminin, dont il, peut-être surtout elle, la lectrice, ne peut sortir indemne » (García, 2004 : 36). Et García ajoute :

L'écriture devient ainsi instrument de pouvoir. Non seulement elle offre à l'instance narrative la possibilité de contrôler, a posteriori, la parole de l'Autre, mais elle lui permet également d'opérer, dans une certaine mesure, la réhabilitation du sujet par le biais de l'auto-analyse et de la dénonciation d'une parole faux-jeton (CQDR: 34), inapte à communiquer *pour de vrai*, condamnée à ne jamais faire coïncider le *Dire* et le *Dit*: *Il faut que je sois ce qu'ils disent, pas ce qu'ils sont*, écrit l'adolescente (CQDR: 10-11). (2004, 42)

La littérature ernausienne, qualifiée par l'auteure comme « autobiographie impersonnelle » (Ernaux, 2008 : 240) fait référence à sa propre expérience, mais aussi aux expériences des femmes de sa génération. C'est ainsi que sa littérature acquiert une dimension sociologique. Sánchez Hernández conclut dans ce sens : « [...] l'auteur parle d'un "je" transpersonnel qui dépasse son individualité et essaie de fixer clairement la portée de son écriture et de délimiter son but par rapport au récit autobiographique » (2008 : 207).

Sa vie, bien que singulière, représente celle de beaucoup de femmes, comme le signale Viart (2023). Des femmes, ses semblables, qui ont souffert les mêmes limitations, ont lutté pour conquérir des territoires qui leur étaient interdits, et ont démontré qu'elles étaient capables d'assumer les mêmes obligations que les hommes et, par conséquent, de réclamer les mêmes opportunités. Sánchez Hernández affirme que « La thématique de ces livres offre au lecteur des expériences féminines dans une société dominée par des valeurs masculines » (2017 : 189), et aussi : « Son refus des fictions l'amène à appeler son écriture auto-socio-biographie, ou bien elle donne le terme de "ethnotextes" à ses livres [...]. La dénonciation repérée mettant en relief son but de l'inscription sociale d'une écriture biographique proche d'une démarche de recherche spécifique d'un ethnographe » (2017 : 196).

L'auteure est consciente de la pression exercée par la loi du silence sur les femmes. C'est pourquoi elle décide de la combattre sans relâche. Cela nous semble évident dans son interview, réalisé en 2020, par sa traductrice en Espagne, Lydia Vázquez qui, percevant le défi accepté par l'écrivaine, voulut souligner l'aspect transgresseur assumé par Ernaux, à partir de la prise de la parole grâce à l'écriture, intitulant cet entretien de la sorte « *Escribir lo inconfesable* »⁵. Vázquez y recense les impressions de l'écrivaine quant à ce défi de

⁵ La traduction est à nous : *Écrire ce qu'on ne peut pas avouer*.

vaincre cette imposition étouffante en prenant comme outil la parole pour verbaliser ce qui, dans son intérieur, voulait jaillir violemment, par la fermeté accumulée dans cette prison du silence. La littérature devint alors le support et la stratégie nécessaires pour y parvenir : « No pensaba poder escribir sin la máscara de la ficción. La necesitaba para ejercer la libertad de decirlo todo en el tono que me había venido espontáneamente, es decir, crudo, violento, lleno de ira y burla » (Vázquez, 2020 : 111).

Annie Ernaux prend des risques dans son écriture. Elle en a compris l'importance : dénoncer la soumission imposée aux femmes qui envahit leurs vies dans toutes leurs facettes. Au sujet de *La femme gelée*, Ernaux avoue à Vázquez l'importance du féminisme dans cet ouvrage, après avoir analysé sa propre expérience de femme autonome et professionnelle mais qui, pourtant, assimile et reproduit automatiquement les archétypes traditionnels de la *servante* au foyer, sans même en avoir conscience, dans un premier temps, de la soumission acceptée et des concessions et renoncements (en avoir conscience) collatéraux :

[...] quería rastrear la fabricación de la desigualdad que hay entre hombres y mujeres a partir de situaciones concretas: de la infancia a la vida en pareja, a la llegada de un hijo [...] el libro es feminista, porque desmonta los mecanismos de la aceptación y de lo que hasta recientemente recibió un nombre: la carga mental, que es la labor que ha tocado a las mujeres, sin importar su estrato social. La narradora del libro no es ni un modelo ni un antimodelo; observa en retrospectiva sus deseos, sus elecciones, su sumisión a un orden favorable a los hombres (2020 : 112).

Ernaux considère cet engagement personnel intrinsèque aux intellectuels et donc, aux écrivains. Elle le leur réclame, en vertu de l'importance de leur rôle et de leur influence sur la société, afin de l'améliorer et de réduire les inégalités ou les déséquilibres sociaux. Elle prône dans cet entretien son engagement humaniste et féministe : « Apoyé y sigo apoyando las luchas feministas; [...]. Coloco en primer plano la lucha contra la injusticia y las desigualdades sociales. Considero que ni un(a) intelectual ni un(a) escritor(a) pueden mantenerse al margen de la vida política, aún menos si son famosos, su silencio siempre significaría, algo así como la aprobación o el desinterés » (Vázquez, 2020 : 114).

La libération serait elle-même la première victoire. Elle donnerait du courage aux autres femmes soumises et asservies, dont la prise de conscience garantirait une victoire communautaire et totale. Le silence imposé éperonne sa soif d'écriture, dit-elle à Vázquez : « Lo indecible es lo que me motiva : una vez expresada, lanzada la confesión, explorar qué ha producido la vergüenza, examinar exhaustivamente el territorio de mi vergüenza » (2020 : 113). Son genre conditionne sa place dans le monde ainsi que son expérience. Ce fait déterminera son écriture : « [...] es mi cuerpo de chica, de mujer, mi experiencia en el mundo como mujer, el trasfondo de todos mis libros, sean los que sean » (Vázquez, 2020 : 115) ; ses textes abordent les sujets qui la touchent en tant que femme : « Como mujer primero, la anticoncepción, el aborto, la desestigmatización del divorcio, la pérdida de poder de la religión (tan presente en mi infancia) han cambiado mi condición vital » (Vázquez, 2020 : 116).

Ernaux croit au pouvoir transformateur de la littérature en tant qu'espace de liberté. À Stockholm, Ernaux dévoile le moteur de son écriture : « Pour inscrire ma voix de femme et de transfuge sociale dans ce qui se présente toujours comme un lieu d'émancipation, la littérature » (Ernaux, 2022b). Son engagement personnel et social reste implicite dans cette affirmation qu'elle développera par la suite :

C'est ainsi que j'ai conçu mon engagement dans l'écriture, lequel ne consiste pas à écrire « pour » une catégorie de lecteurs, mais « depuis » mon expérience de femme et d'immigrée de l'intérieur, depuis ma mémoire désormais de plus en plus longue des années traversées, depuis le présent, sans cesse pourvoyeur d'images et de paroles des autres. Cet engagement comme mise en gage de moi-même dans l'écriture est soutenu par la croyance, devenue certitude, qu'un livre peut contribuer à changer la vie personnelle, à briser la solitude des choses subies et enfouies, à se penser différemment. Quand l'indicible vient au jour, c'est politique. (Ernaux, 2022b)

Elle s'y montre satisfaite d'avoir accompli la mission acceptée dès sa jeunesse pour une libération meilleure et majeure : « J'en partage la fierté avec ceux et celles qui, d'une façon ou d'une autre souhaitent plus de liberté, d'égalité et de dignité pour tous les humains, quels que soient leur sexe et leur genre, leur peau et leur culture. Ceux et celles qui pensent aux générations à venir [...] » (Ernaux, 2022b).

Sánchez abonde sur cette idée : « son récit établit une distance entre la narratrice et ce qu'elle énonce, son écriture reste sèche (ou plate) pour reproduire le lien particulier entre le passé raconté et le présent de l'écriture, en pleine conscience du besoin de rester près de la réalité vécue sans tenter d'émouvoir le lecteur » (Sánchez, 2017 : 197), et continue :

La conscience sociale mène sa recherche plus loin en dehors d'elle-même, le regard des auteurs s'impose sur ceux qui sont aujourd'hui aux marges de la société. [...] son projet d'écriture se poursuit dans ses livres, oubliant le "je" pour glisser subtilement vers la vie des autres. Elle écrit : "Je suis traversée par les gens, leur existence, comme une putain" (Ernaux, 1993 : 69). (2017 : 198)

3. L'Événement : le droit à disposer de son corps et le dire (ou l'affirmer)

L'Événement, comme d'autres livres de l'auteure, naît de sa conscience personnelle et sociale et de son engagement contre les violences faites aux femmes. Le livre comprend les souvenirs de son journal intime entre octobre 1963 et janvier 1964, des allés-retours entre le présent de l'écriture et l'expérience vécue plus de trente cinq ans auparavant, que l'écrivaine utilise pour retranscrire le bouleversement inattendu dans la vie d'une jeune étudiante, comme conséquence de sa grossesse non désirée. Elle partage ses sentiments

d'inquiétude et de doute quant à son état, puis son désespoir après la confirmation de sa grossesse, lorsque finalement elle décide d'avorter. Ernaux parle de la conception du livre dès les premières pages :

Je veux m'immerger à nouveau dans cette période de ma vie, savoir ce qui a été trouvé là. Cette exploration s'inscrira dans la trame d'un récit, seul capable de rendre un événement qui n'a été que du temps au-dedans et au-dehors de moi. Un agenda et un journal intime tenus pendant ces mois m'apporteront les repères et les preuves nécessaires à l'établissement des faits. Je m'efforcerai par-dessus tout de descendre dans chaque image, jusqu'à ce que j'aie la sensation physique de la « rejoindre », et que quelques mots surgissent, dont je puisse dire, « c'est ça ». D'entendre à nouveau chacune de ces phrases, indélébiles en moi, dont le sens devait être alors si intenable, ou à l'inverse si consolant, que les penser aujourd'hui me submerge de dégoût ou de douceur. (Ernaux, 2000 : 26-27)

Ces allusions à l'acte d'écriture mettent en relief l'affirmation de soi-même ainsi que l'utilité sociale et politique de l'écriture. En ce qui concerne son style, celui-ci reste dépouillé, minimaliste, essentiel et sobre, pour le situer au plus près possible de la réalité, et donc, éviter de glisser dans les terrains de l'imaginaire ou du fantastique qui adouciraient la gravité des situations racontées. La transgression s'instaure quand la protagoniste décide de toucher le tabou féminin, celui qui la révèle comme étant la pire des femmes, celle qui évite de devenir mère, la femme qui tue son (futur) enfant, la femme dénaturalisée ; question aggravée à l'époque, du fait qu'il s'agissait d'un délit relevant du Code Pénal. Cette transgression se poursuit par l'absence de sentimentalisme, de remords ou de doutes chez une jeune femme déterminée à ne pas mener à terme sa grossesse. Dans ce sens, les allusions à une sexualité féminine désirée et jouie avec normalité, au même titre que les hommes, complètent la transgression du tabou dans *L'Événement*.

L'écriture de son expérience douloureuse de l'avortement devient chez Ernaux un puissant témoignage des injustices faites aux femmes en général. L'objectif aussi est de rendre justice à celles qui auraient perdu leurs vies, abandonnées de tous, dans cette tentative :

Il y a une semaine que j'ai commencé ce récit, sans aucune certitude de le poursuivre. Je voulais seulement vérifier mon désir d'écrire là-dessus. Un désir qui me traversait continuellement à chaque fois que j'étais en train d'écrire le livre auquel je travaille depuis deux ans. Je résistais sans pouvoir m'empêcher d'y penser. M'y abandonner me semblait effrayant. Mais je me disais aussi que je pourrais mourir sans avoir rien fait de cet événement. S'il y avait une faute, c'était celle-là. Une nuit, j'ai rêvé que je tenais entre les mains un livre que j'avais écrit sur mon avortement, mais on ne pouvait le trouver nulle part en librairie et il n'était mentionné dans aucun catalogue. Au bas de la couverture, en grosses lettres, figurait ÉPUISÉ. Je ne savais pas si ce rêve signifiait que je devais écrire ce livre ou s'il était inutile de le faire. (Ernaux, 2000 : 25-26)

Ernaux ressent le besoin d'écrire pour se libérer et pour libérer. Il lui est impossible d'éviter son destin d'écrivaine engagée ; « Avec ce récit, c'est du temps qui s'est mis en marche et qui m'entraîne malgré moi. Je sais maintenant que je suis décidée à aller jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, de la même façon que je l'étais, à vingt-trois ans, quand j'ai déchiré le certificat de grossesse » (Ernaux, 2000 : 26). Son intention de justicière dépasse le fait de simplement dénoncer la situation d'abandon de la femme avant la dépénalisation de l'avortement. Elle est consciente de la survie de l'ombre du silence, planant encore sur ces faits passés, plus de quarante ans après l'adoption de la loi :

Que la forme sous laquelle j'ai vécu cette expérience de l'avortement - la clandestinité- relève d'une histoire révolue ne me semble pas un motif valable pour la laisser enfouie - même si le paradoxe d'une loi juste est presque toujours d'obliger les anciennes victimes à se taire, ou nom de " c'est fini tout ça", si bien que le même silence qu'avant recouvre ce qui a eu lieu. C'est justement parce que aucune interdiction ne pèse plus sur l'avortement que je peux, écartant le sens collectif et les formules nécessairement simplifiées, imposées par la lutte des années soixante-dix - "violences faites aux femmes", etc. -, affronter, dans sa réalité, cet événement *inoublable*. (Ernaux, 2000 : 27)

L'écrivaine revit son angoisse dans cette peur des jours qui passent et qui compliquent chaque seconde de la situation éprouvante vécue par la jeune fille qu'elle était : « Le temps à cessé d'être une suite insensible de jours, à remplir de cours et d'exposés, de stations dans les cafés et à la bibliothèque, menant aux examens et aux vacances d'été, à l'avenir. Il est devenu une chose informe qui avançait à l'intérieur de moi et qu'il fallait détruire à tout prix » (Ernaux, 2000 : 30). Le temps devient son pire ennemi, et les allusions à ces secondes qui avancent inexorablement contribuent à renforcer l'effet de réel de l'histoire : « Je passais de l'incrédulité que cela m'arrive, à moi, à la certitude que cela devait forcément m'arriver » (Ernaux, 2000 : 31) ou « [...] L'interminable lenteur d'un temps qui s'épaississait sans avancer, comme celui des rêves » (Ernaux, 2000 : 48).

Le récit de ses sensations n'inclut aucun sentiment maternel malgré sa situation. Bien au contraire, elle s'exprime dans l'éloignement et la froideur de ce qui n'est pas désiré, comme si elle n'était pas la protagoniste principale de ce cauchemar :

Pour penser ma situation, je n'employais aucun des termes qui la désignent, ni « j'attends un enfant », ni « enceinte », encore moins « grossesse », voisin de « grotesque ». Ils contenaient l'acceptation d'un futur qui n'aurait pas lieu. Ce n'était pas la peine de nommer ce que j'avais décidé de faire disparaître. Dans l'agenda, j'écrivais : « ça », « cette chose-là », une seule fois « enceinte ». (Ernaux, 2000 : 30-31)

Peut-être que l'auteure-personnage utilise cette stratégie pour essayer de représenter et de transmettre l'effort supplémentaire d'une femme dans sa situation, afin de se sentir plus forte face aux épreuves, de se sentir capable d'affronter ce que d'autres femmes, avant elle, ont pu faire pour s'en sortir, malgré les inconvénients, les menaces et les souffrances. Elle réfléchit à sa conviction, dépourvue de sentiment de culpabilité, libérée de ce sentiment inculqué par la morale patriarcale. Elle se représente capable de prendre ses propres décisions, surtout quand celles-ci sont importantes pour son avenir :

Je n'éprouvais aucune appréhension à l'idée d'avorter. Cela me paraissait, sinon facile, du moins faisable, et ne nécessitant aucun courage particulier. Une épreuve ordinaire. Il suffisait de suivre la voie dans laquelle une longue cohorte de femmes m'avait précédée. Depuis l'adolescence, j'avais accumulé des récits, lus dans des romans, apportés par la rumeur du quartier dans les conversations à voix basse. J'avais acquis un savoir vague sur les moyens à utiliser, l'aiguille à tricoter, la queue de persil, les injections d'eau savonneuse, l'équitation - la meilleure solution consistant à trouver un médecin dit «marron» ou une femme au joli nom, une «faiseuse d'anges», l'un et l'autre très coûteux mais je n'avais aucune idée des tarifs. L'année d'avant, une jeune femme divorcée m'avait raconté qu'un médecin de Strasbourg lui avait fait passer un enfant, sans me donner de détails, sauf, "j'avais tellement mal que je me cramponnais au lavabo". J'étais prête à me cramponner moi aussi au lavabo. Je ne pensais pas que je puisse en mourir. (Ernaux, 2000 : 32-33)

L'expérience collective, celle de savoir que d'autres femmes ont mené à terme le même combat, rassure l'auteure dans sa croisade personnelle. Cela pourrait aider d'autres femmes, dans cette idée de *normalité*, d'appartenance à un groupe : « Qu'une fille comme elle ait eu un avortement me rassurait » (Ernaux, 2000 : 37).

Le point de vue critique sur le système de santé n'est pas épargné dans *L'Événement*, bien qu'on y trouve deux exemples de médecins : celui qui respecte la loi à outrance et trahit sa patiente et la blâme, et celui qui la comprend et la plaint. Mais tous deux sont conscients du délit qu'ils commettraient s'ils cédaient à ses demandes. Le résultat est que la jeune femme est condamnée à se soumettre à des pratiques dangereuses. La jeune Annie enceinte fait confiance en l'être humain qu'on lui recommande et décide d'aller : « [...] vers le quartier de Martainville, m'imaginant que, dans ce quartier pauvre, un peu zone, les médecins devaient être plus compréhensifs » (Ernaux, 2000 : 41). Elle n'y trouvera que ce que d'autres y avaient trouvé avant elle : l'engourdissement et la paralysie de la solidarité humaine causés par une législation insensible envers les problèmes des femmes qui leur ferme l'accès aux soins médicaux. Lors de ses tentatives auprès des docteurs, la déception de la jeune fille fait place à l'analyse de la situation, tristement ironique, ainsi qu'à la seule solution possible dans sa situation qui restait à sa portée, celle de tant d'autres femmes qui l'avaient précédée dans la même détresse :

Les filles comme moi gâchaient la journée des médecins. Sans argent et sans relations - sinon elles ne seraient pas venues échouer à l'aveuglette chez eux-, elles les obligeaient à se rappeler la loi qui pouvait les envoyer en prison et leur interdire d'exercer pour toujours. Ils n'osaient pas dire la vérité, qu'ils n'allaient pas risquer de tout perdre pour les beaux yeux d'une demoiselle assez stupide pour se faire mettre en cloque. À moins qu'ils n'aient sincèrement préféré mourir plutôt que d'enfreindre une loi qui laissait mourir des femmes. Mais tous devaient penser que, même si on les empêchait d'avorter, elles trouveraient bien un moyen. En face d'une carrière brisée, une aiguille à tricoter dans le vagin ne pesait pas lourd. (Ernaux, 2000 : 45-46)

Et c'est alors la terrible méthode de l'aiguille que la protagoniste tente : « Le lendemain matin, je me suis allongée sur mon lit et j'ai glissé l'aiguille à tricoter dans mon sexe avec précaution. Je tâtonnais sans trouver le col de l'utérus et je ne pouvais m'empêcher d'arrêter dès que je ressentais de la douleur » (Ernaux, 2000 : 58). Mais la méthode, apparemment simple, s'avère complexe, douloureuse et inefficace : « Je me suis rendu compte que je n'y arriverais pas seule. J'étais désespérée par mon impuissance. Je n'étais pas à la hauteur. "Rien. Impossible ou quoi. Je pleure et j'en ai plus que marre" » (Ernaux, 2000 : 58). D'autres options, moins douloureuses bien connues, sont aussi envisagées, mais : « J'étais persuadée que je devais atteindre le sommet et la limite de mes forces pour m'en débarrasser. Je m'exténuais pour le tuer sous moi » (Ernaux, 2000 : 74).

Une fois les tentatives traditionnelles épuisées, le recours à la dernière des options apparaît comme la seule voie de secours : trouver une *faiseuse d'anges*, bel euphémisme pour celle qui tue le fœtus mais qui respecte la volonté de la femme et la sauve d'un futur incertain. Telle est la solution mais aussi le problème. Elle la trouvera et, s'approchant de chez elle, elle se sentira reliée à la cruelle destinée de l'immense communauté de ses semblables qui avaient parcouru ce *Chemin de Croix* : « Des milliers des filles ont monté un escalier, frappé à une porte derrière laquelle il y avait une femme dont elles ne savaient rien, à qui elles allaient abandonner leur sexe, leur ventre » (Ernaux, 2000 : 77). Ernaux décrira la clandestinité quotidienne qui l'entoure, les dangers, les inquiétudes, le risque pour sa santé, pour sa vie, mais aussi l'espoir d'obtenir ce qu'elle recherchait : « Et cette femme, la seule personne alors capable de faire passer le malheur, ouvrirait la porte, en tablier et en pantoufles à pois, en torchon à la main : "C'est pour quoi mademoiselle?" » (Ernaux, 2000 : 77-78). La description de l'intervention réalisée par Ernaux est marquée par l'asepsie émotionnelle qui se traduit par une infime conversation, réduite à la stricte relation physique et économique de ce que les avait réunies :

Elle prenait les choses en main avec détermination. Sans familiarité - elle ne tutoyait pas - et discrète - elle ne posait aucune question- elle allait à l'essentiel, date des dernières règles, prix, technique utilisée. Cette matérialité pure avait quelque chose d'étrange et de rassurant. Ni sentiments ni morale. Par expérience, Mme. P.-R. savait certainement qu'un discours limité aux détails pratiques évitait les larmes et les épanchements qui font perdre du temps, ou changer d'avis. (Ernaux, 2000 : 79)

Malgré l'inquiétude, la jeune fille trouvera chez la *faiseuse d'anges* le seul soutien pour un personne dans sa situation : « Je me sentais abandonnée du monde, sauf de cette vieille femme en manteau noir qui m'accompagnait comme si elle était ma mère » (Ernaux, 2000 : 88). Elle est reconnaissante de son travail correct et même de sa fierté secrète, dans un essai qui veut remercier toutes les *faiseuses d'anges* pour leur contribution sociale : « [...] peut-être aussi d'un sentiment d'être utiles aux femmes. Ou encore, pour elle qui vidait à longueur de journée les bassins des malades et des accouchées, la satisfaction secrète d'avoir, dans son deux-pièces, passage Cardinet, le même pouvoir que les médecins qui lui disaient à peine bonjour » (Ernaux, 2000 : 80).

Lors de l'intervention, l'écrivaine repense à son expérience qui l'avait reliée à une communauté : « Mais rien ne peut empêcher ma certitude qu'elle [la chambre de la faiseuse d'anges] garde le souvenir des filles et des femmes venues s'y faire transpercer par une sonde » (Ernaux, 2000 : 85). Quelques heures plus tard lorsque les conséquences de l'intervention se font sentir, Ernaux reconnaît qu'elle fait partie d'un immense groupe de victimes marqué par une injustice suprême : « Dans les toilettes de la cité universitaire, j'avais accouché d'une vie et d'une mort en même temps. Je me sentais, pour la première fois, prise dans une chaîne de femmes par où passaient les générations. C'était des jours gris d'hiver. Je flottais dans la lumière au milieu du monde » (Ernaux, 2000 : 114). Une hémorragie la conduira à l'hôpital, où elle ne sera ni bien reçue ni bien traitée, en vertu du délit qu'elle venait de commettre ; ce sera alors une autre agression contre celles qui n'acceptaient pas qu'on leur refuse le droit de disposer de leurs corps, de leurs envies, de leur avenir.

De ce sentiment surgit son hommage à d'autres victimes : les *faiseuses d'anges*, qui risquaient d'aller en prison et souffraient du mépris social, mais qui étaient la bouée de secours pour ces femmes qui se retrouvaient dans l'impasse : « C'est à elle à qui je devrais dédier ce livre » (Ernaux, 2000 : 123). L'auteure met en valeur leur contribution au bien-être des femmes qui se sentaient complètement abandonnées, et blâme l'absence de leur reconnaissance sociale : « Je ne crois pas qu'il existe un *Atelier de faiseuses d'anges* dans aucun musée du monde » (Ernaux, 2000 : 90). Tout cela dans le but de souligner l'insignifiance accordée aux problématiques féminines, et la dette sociale envers ces femmes, encore impayée même après la légalisation de l'IVG.

La fin de *L'Évènement* se concentre sur l'aspect social et engagé de son écriture, de sa pulsion en faveur du témoignage personnel qui représente celui de la communauté qui la comprend et la dépasse : « J'ai fini de mettre en mots ce qui m'apparaît comme une expérience humaine totale, de la vie et de la mort, du temps, de la morale et de l'interdit, de la loi, une expérience vécue d'un bout à l'autre au travers du corps » (Ernaux, 2000 : 124). Et l'écrivaine ajoute : « J'ai effacé la seule culpabilité que j'aie jamais éprouvée à propos de cet événement, qu'il me soit arrivé et que je n'en aie rien fait. Comme un don reçu et gaspillé » (Ernaux, 2000 : 124).

4. Conclusion

L'œuvre d'Annie Ernaux cherche à briser le silence, à prendre la parole en tant que femme.

De fait, elle envisage le silence comme son pire ennemi, mais aussi celui des femmes condamnées à ne pas avoir accès à la parole. Elle bannit le silence et la honte de son écriture. Ernaux aborde ainsi tous les thèmes, même les plus brûlants, à l'image d'autres écrivaines contemporaines : « L'obscénité qu'on leur approche du fait des choix qu'elles font et les thèmes qu'elles convoquent : le récit intime, la vieillesse, la maladie et la décadence sont également imbriqués dans leur histoire personnelle dans un effort de relecture des approches interdites aux femmes pendant longtemps » (Leguen, 2017 : 107). Ernaux gagnera la bataille pour le droit à normaliser ses sentiments et ses jouissances, à en parler à voix haute. Telle est la conquête littéraire et politique d'Annie Ernaux, un exploit pour le féminisme au XXI^e siècle.

Son écriture confronte la personne qui la lit à elle-même, l'oblige à remettre en question son regard, ébranle les certitudes avec lesquelles elle se protège des aléas de la vie. Ernaux éveille la pensée, force à l'observation des situations extrêmes, de l'injustice et de la souffrance humaine, y compris bien sûr de celles des femmes. Ernaux signale l'importance de libérer les femmes des tabous.

Le film d'Audrey Diwan *L'Évènement*, sorti en 2021, vient renforcer et actualiser la portée du roman d'Ernaux dont il est l'adaptation. Annie Ernaux a été très touchée par cette adaptation, tout comme l'a été une grande partie de l'opinion publique française, consciente de la fragilité des droits acquis par les femmes et les minorités depuis une cinquantaine d'années. L'écrivaine a aussi applaudi l'inscription de l'IVG dans la Constitution française en mars 2024. Une victoire à laquelle elle a sans doute contribué avec ses œuvres.

Références bibliographiques

- Bajomée, Danielle & Juliette Dor (dirs.), (2011) *Annie Ernaux, se perdre dans l'écriture de soi*. Paris, coll. « Circare », Klincksieck.
- Boidard Boisson, M^a Cristina, (2007) « Le silence des femmes dans le recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement* d'Assia Djebar », *Estudios de lengua y literatura francesas*. N°17, pp. 67-79. Disponible sur :

- <https://rodin.uca.es/bitstream/handle/10498/9709/33507259.pdf?sequence=1&isAllowed=y> [Dernier accès le 20 octobre 2022].
- Charpentier, Isabelle, (2006) « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... », *COntEXTES*. N°1. DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.74>
- Cosnier, Colette, (2001) *Le silence des filles : de l'aiguille à la plume*. Paris, Fayard.
- Devarrieux, Claire, (1^{er} avril 2016) « L'écriture, une aventure de l'être »: Rencontre avec Annie Ernaux », *Libération*. Disponible sur : https://www.liberation.fr/livres/2016/04/01/l-ecriture-une-aventure-de-l-etre-rencontre-avec-annie-ernaux_1443408/ [Dernier accès le 10 octobre 2022].
- Didier, Béatrice, (1999) *L'Écriture-femme* (3e ed.). Paris, PUF.
- Ernaux, Annie, (1974) *Les armoires vides*. Paris, Gallimard.
- , (1977) *Ce qu'ils disent ou rien*. Paris, Coll. Folio, Gallimard.
- , (1981) *La femme gélée*. Paris, Gallimard.
- , (1983) *La place*. Paris, Gallimard.
- , (1991) *Passion simple*. Paris, Gallimard.
- , (1997) *La Honte*. Paris, Gallimard.
- , (2000) *L'Événement*. Paris, Coll. Folio, Gallimard.
- , (2001) *Se perdre*. Paris, Coll. Folio, Gallimard.
- , (2002) *L'occupation*. Paris, Coll. Folio, Gallimard.
- , (2011) *Écrire la vie*. Paris, Gallimard.
- , (2022a) *Le jeune homme*. Paris, Gallimard.
- , (2022b) « Conférence Nobel ». Disponible sur : <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/ernaux/201000-nobel-lecture-french/> [Dernier accès le 3 mars 2023].
- Fort, Pierre-Louis & Violenne Houdart-Merot (éds.), (2015) *Annie Ernaux : en engagement d'écriture*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- García, Mar, (2004) « Annie Ernaux : Pouvoir, langue et autobiographie », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. N°19, pp. 35-44. Disponible sur : <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=1059119> [Dernier accès le 15 de mars 2023]
- Le Breton, David, (14 août 1999) « Il n'y a pas de parole sans silence, mais l'idéologie moderne de la communication ne le supporte pas. Au risque d'écorcher la force signifiante de la parole. Le sens du silence », *Libération*. Disponible sur : https://www.liberation.fr/tribune/1999/08/14/il-n-y-a-pas-de-parole-sans-silence-mais-l-ideologie-moderne-de-la-communication-ne-le-supporte-pas-_282281/ [Dernier accès le 7 novembre 2024].
- Le Breton, David, (2015) *Du silence*. Paris, Métailié.
- Leguen, Brigitte, (2017) « Nouvelles perspectives et nouveaux modèles dans le roman contemporain au féminin », *Anales de Filología Francesa*. N° 25, pp. 97-111. Disponible sur : <https://revistas.um.es/analesff/article/view/315821> [Dernier accès le 10 avril 2021].
- Naudier, Delphine, (2001) « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés contemporaines*. N°44, pp. 57-73. DOI : <https://doi.org/10.3917/soco.044.0057>
- Romeral Rosel, Francisca, (2018) « Annie Ernaux: una autobiografía sometida a constante autorrevisión » in *UNED. Revista Signa*. N° 27, pp. 107-126. Disponible sur : <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=6364311> [Dernier accès le 18 février 2023].
- Sánchez Hernández, Ángeles, (2017) « L'auto-socio-biographie d'Annie Ernaux, un genre à l'écart », *Anales de Filología Francesa*. N°25, pp. 187-205. Disponible sur : <https://revistas.um.es/analesff/article/view/315871> [Dernier accès le 10 mars 2020].
- Vázquez Jiménez, Lydia, (2020) « Escribir lo inconfesable. Entrevista con Annie Ernaux », *Revista de la Universidad de México*. N° 8, pp. 110-117. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=7557344> [Dernier accès le 19 janvier 2021].
- Viart, Dominique, (2023) « Retrouver la mémoire collective dans une mémoire individuelle », Dialogue avec Annie Ernaux. Propos recueillis par Dominique Viart, Représentés par Mariette Thom, *Sciences Humaines* N°364, pp. 62-63. Disponible sur : https://www.scienceshumaines.com/annie-ernaux-retrouver-la-memoire-collective-dans-une-memoire-individuelle_fr_46626.html [Dernier accès le 30 janvier 2024].